

MICHEL BRÉAL.

---

PREMIÈRES INFLUENCES DE ROME  
SUR LE MONDE GERMANIQUE.

---

EXTRAIT DU JOURNAL DES SAVANTS. — Octobre-novembre 1889.

*SOPHUS BUGGE. Studien über die Entstehung der nordischen Götter- und Heldensage (Études sur la formation de la mythologie du Nord).* — Munich, Kaiser, 1889<sup>(1)</sup>.

PREMIER ARTICLE.

M. Sophus Bugge, l'éminent professeur de Christiania, également connu par ses publications scandinaves et par ses travaux sur le domaine des langues italiques, vient de terminer un ouvrage destiné à avoir, parmi les mythologues et les germanistes, un grand et durable retentissement. Il s'agit de cette mythologie norroise, si grandiose et si étrange, qu'on s'accordait jusqu'à présent à regarder comme une des créations les plus immédiates et les plus originales du génie germanique : après des études approfondies, M. Bugge, qui est un connaisseur et un admirateur de la littérature scandinave, et qui a contribué lui-même à l'enrichir par la publication de chants populaires, vient exposer au monde savant un résultat bien fait pour nous surprendre. Il croit avoir reconnu que les légendes relatives aux dieux et aux héros du Nord portent la trace d'une influence gréco-latine et que les vieux récits de l'Edda sont déjà mêlés de souvenirs plus ou moins déformés de Rome et de la Grèce.

Une telle opinion, venant heurter d'une manière si sensible l'idée que, depuis un demi-siècle, on se faisait de l'antiquité et de la pureté de ces sources, devait trouver de nombreux contradicteurs : ils n'ont pas manqué, jusqu'à présent, à M. Bugge ; car sa thèse, présentée d'abord un abrégé, est connue d'une façon générale depuis neuf ou dix ans. Mais le savant norvégien, sans se laisser ébranler par les objections, a poursuivi l'exposition de ses recherches. C'est en présentant une série de petits faits, accompagnés chacun de preuves, qu'il essaye d'établir son système. Il énumère les coïncidences, marque les points de contact. Nous ne pouvons retracer en détail cette démonstration, qui se réfère continuellement à des textes islandais, latins, grecs ; mais, pour le lecteur attentif, elle est des plus intéressantes.

<sup>(1)</sup> L'ouvrage de M. Bugge a d'abord paru en langue danoise sous le titre : *Sattdier over de nordiske Gude- og Helte-*

*sagns Oprindelse.* Il a été traduit en allemand par M. Oscar Brenner, professeur à l'université de Munich.

Ainsi le dieu Thorr présente dans son histoire quelques épisodes qui ont tout l'air d'être empruntés à Jupiter et à Hercule; la déesse Freyja semble devoir une partie de sa légende à Vénus; le héros Baldr reproduit plusieurs traits de la vie d'Achille. Les mythologues n'étaient pas sans avoir reconnu quelques-unes de ces ressemblances, mais on les mettait sur le compte d'une parenté primitive, on en reportait l'origine au temps de l'unité de la race indo-européenne et on en faisait, comme pour les ressemblances linguistiques, la matière d'une comparaison où les deux mythologies étaient constamment et sur tous les points mises de plain-pied. « Douter de l'antiquité de ces légendes, dit Grimm dans la préface de sa *Mythologie allemande*, serait aussi insensé que de révoquer en doute l'ancienneté de la langue. »

M. Bugge, sans nier le moins du monde l'antiquité de certains dieux et de certains héros scandinaves, croit que l'état où nous est parvenue la mythologie norroise est un état récent et mélangé. Selon lui, les dieux et les héros du monde classique n'étaient pas inconnus aux skaldes qui ont rédigé l'histoire du panthéon d'Odin; ces chantres, d'une façon plus ou moins réfléchie et voulue, ont identifié et confondu les traditions. Avant d'établir des comparaisons, il faut donc que, chaque fois, l'historien examine s'il y a concordance due à une parenté originare ou s'il y a emprunt.

Bien plus : M. Bugge constate des influences chrétiennes. La légende du Christ se reflète dans diverses parties de l'histoire de Baldr; le dieu malfaisant Loki rappelle par plusieurs de ses actes le Lucifer chrétien; Hödr, l'aveugle, qui frappe mortellement Baldr, le héros, est la copie du soldat romain aveugle, Longinus, qu'une anecdote apocryphe, née d'un passage mal compris de l'Évangile, dépeint comme ayant percé le flanc du Christ. Le frêne Yggdrasill, qui couvre les trois mondes, est une image plus ou moins confuse et un amalgame de l'arbre de vie et de la croix. Le serpent du Midgard a pris pour lui quelques légendes de Léviathan. Les scènes apocalyptiques qui nous représentent les luttes entre les dieux sont un écho de l'éschatologie chrétienne.

La mythologie scandinave a donc puisé aux deux sources. Il est même arrivé qu'un seul et même personnage ait réuni en soi le sacré et le profane. Ainsi l'histoire de Baldr contient des épisodes empruntés au Christ et à Achille.

Il est naturel que nous demandions à M. Bugge comment il explique l'introduction et le mélange de ces éléments hétérogènes. Voici de quelle manière il répond à notre question :

Toute la poésie mythique et héroïque du Nord n'est pas plus an-

cienne que l'époque des Vikings, c'est-à-dire que le ix<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne. A cette époque, de nombreuses expéditions furent dirigées du nord de l'Europe vers la Grande-Bretagne. Les marins norvégiens, se trouvant en contact fréquent avec les habitants de l'Angleterre et de l'Irlande, recueillirent d'une façon plus ou moins complète les récits et les légendes qui avaient cours parmi cette population. Les couvents de l'Irlande ont dû être un foyer de propagation particulièrement actif; les communications se sont faites dans la langue anglo-saxonne, ou bien encore en irlandais. D'ailleurs, il n'y a pas lieu d'assigner un point de départ différent aux traditions chrétiennes et aux traditions gréco-latines : on sait que les couvents de l'Irlande ont été un refuge pour les derniers débris de la culture antique. On y conservait et l'on y étudiait surtout cette littérature de basse époque dont Servius, Hygin, Darès le Phrygien, Dictys de Crète sont les représentants les plus connus.

A l'appui de son hypothèse, M. Bugge cite un certain nombre de mots évidemment d'origine latine, qui se trouvent dans l'Edda :

LATIN.	ANGLO-SAXON.	NORROIS.
<i>calix</i>	<i>calic</i>	<i>kalkr</i>
<i>gemma</i>	<i>gimr</i>	<i>gimr</i>
<i>draco</i>	<i>dracu</i>	<i>dreki</i>
<i>cista</i>	<i>cist</i>	<i>kista</i> « ccreueil »
<i>scriptum</i>		<i>skript</i> « image »

Ces noms montrent d'une façon irréfutable qu'au temps de la rédaction de l'Edda il a existé des relations entre le midi de l'Europe et le monde scandinave. Sur ce point le doute est impossible. Je crois devoir citer à ce propos quelques lignes d'un savant qui a précédé dans la même voie M. Bugge. « On sait, dit Lottner<sup>(1)</sup>, que les Germains, bien avant d'être convertis au christianisme, ont emprunté des Romains la semaine de sept jours; car que signifieraient autrement les noms de divinités païennes attachés aux jours de la semaine? D'autre part, l'écriture runique est, ainsi que l'a montré Kirchhoff, une imitation de l'écriture romaine onciale. En d'anciens tombeaux scandinaves on découvre des monnaies romaines depuis Tibère jusqu'à Marc-Aurèle. Les plus vieux chants de l'Edda contiennent des mots d'origine latine, comme *tafla* « table », *tefla* « damier » = *tabula*; *ketill* « chaudron » — *catillus*. Ce dernier mot s'est fait une place jusque dans la mythologie norroise la plus reculée, comme le prouvent les noms d'*As-ketill*, *Thór-*

<sup>(1)</sup> *Journal de Kuhn*, XI (1862), p. 171.

*ketill* « le chaudron des dieux, le chaudron de Thorr ». Le nom du dieu Saturne se trouve, sous la forme anglo-saxonne *Sæter*, non seulement dans *Sæteres dæg* (*Saturday*), mais dans des noms de lieu comme *Sæteres byrig* « le bourg de Saturne ». Enfin César a obtenu l'honneur d'être inséré comme fils de Vôden dans les généalogies saxonnes. »

Ces points sont assurément dignes d'attention, et comme ils rentrent dans le sujet traité par M. Bugge, nous regrettons qu'il ne s'y soit pas arrêté. Il a préféré s'attacher spécialement aux légendes de l'Edda, donnant ainsi à sa thèse quelque chose de plus circonscrit et de plus précis.

Je n'ai pas l'intention d'examiner en détail cette thèse, qui me paraît, en son ensemble, conforme à la vérité. Mais, en parlant uniquement d'une transmission littéraire, je crois qu'il a omis un côté de son sujet qui aurait pu fournir à ses recherches d'utiles et curieux renseignements et qui en aurait peut-être modifié les données chronologiques. Les Germains du Nord n'ont pas appris à connaître la mythologie antique et les légendes chrétiennes seulement par les livres : ils les ont connues au moins autant par les monuments figurés, lesquels avaient sur les livres l'avantage de s'adresser à tous et de n'exiger le secours d'aucune traduction. Nous ne parlons pas seulement ici des monuments qu'il fallait aller voir sur place, tels que les statues, les bas-reliefs, les mosaïques, mais autant et plus encore de ceux qui, grâce à un moindre volume, pouvaient être transportés au loin. Une ciste, une coupe, une pierre gravée, un plat ciselé et orné de figures, pareils à ceux que les fouilles amènent encore tous les jours à la lumière, transportés au milieu des Barbares, devaient frapper les yeux, provoquer les imaginations, et, étant donné le caractère syncrétiste de ces époques, pousser à toute sorte de comparaisons et d'identifications. Par un retour ordinaire des choses, les récits ainsi suggérés tiraient leur confirmation de la vue du monument. Il ne faut pas s'étonner dès lors si des mythes grecs reparaissent sous des dénominations germaniques. Le jugement de Paris s'appela la rencontre de Hotherus avec les jeunes filles de la forêt. C'est le cas d'appliquer ici les idées qu'a développées M. Clermont-Ganneau à l'occasion des œuvres de l'art phénicien répandues quinze siècles auparavant dans le monde hellénique.

Peut-être même y avait-il encore plus de sincère crédulité et de création inconsciente chez les Germains que chez les Grecs. L'ignorance est un merveilleux maître en ce genre. C'est ainsi, comme le rapporte M. Bugge lui-même, que les Lapons ont admis au nombre de leurs divinités païennes Dieu le Père et la sainte Vierge, et qu'Élie a été

révéré comme le dieu du tonnerre par différentes populations sauvages du nord de l'Europe et de l'Asie. Nous croyons donc que rien ne nous oblige à placer la date de ces infiltrations au ix<sup>e</sup> siècle : elles ont dû commencer beaucoup plus tôt et nous pouvons faire remonter de plusieurs siècles l'influence gréco-latine, tantôt indirecte, tantôt immédiate<sup>(1)</sup>.

M. Bugge ne s'en est pas tenu là. Il a essayé de retrouver sous les dénominations germaniques les noms latins, grecs ou bibliques défigurés. Ainsi *Loki* serait *Lucifer*; — *Byleistr* ou *Byleiftr*, autre démon scandinave, reproduirait le nom de *Beelzebub* ou *Belzefuth*, défiguré par l'étymologie populaire; — *Syr*, surnom de la déesse Freyja, serait la *Dea Syria*, que les Romains de la basse époque identifiaient avec Vénus; — *Œnone* est devenue *Nanna*, l'amante de Hotherus; *Latone* a donné *Hlodyn*, la mère de Thor. M. Bugge cite à l'appui la glose d'un ancien manuscrit latin de l'époque anglo-saxonne : *Latona Jovis mater Þunres módur*.

Nous ne nous arrêtons pas à cette partie de la démonstration. Non qu'elle ne mérite d'être sérieusement examinée par les spécialistes, mais il est évident que la force probante des rapprochements diminue à mesure qu'avec les intermédiaires se multiplient les causes d'altération. Elles sont ici en grand nombre : disposant à la fois des ressources de la phonétique celtique et de celles de la phonétique germanique pour expliquer les changements survenus dans les noms, l'argumentation de M. Bugge pique la curiosité, mais ne peut produire la conviction. On attend vainement quelque exemple qui lève tous les doutes, comme ceux que fournit l'épopée allemande, où l'on est à la fois surpris et convaincu, en reconnaissant, par exemple, dans les *Nibelungen*, sous un Dietrich von Bern la figure connue de Théodoric de Vérone.

Peut-être l'avenir nous réserve-t-il, dans le domaine scandinave, quelque preuve de ce genre. En attendant, et quelles que soient les lacunes du livre de M. Bugge, il a frayé ou plutôt rouvert une voie où la science, après lui, s'avancera résolument. Il y a bientôt un demi-siècle, Jacob Grimm dénonçait comme un attentat ou comme un caprice injustifiable quelques conjectures de même sorte. « Wozu den Frevel und die Launen dieser Kritik verschweigen? » s'écrie-t-il dans la Préface de sa *Mythologie allemande*. Supposer que le paradis d'Odin avait donné accès à des personnages de la Bible ou de l'antiquité classique, c'était une pensée que son érudition, nourrie de patriotisme et d'enthousiasme,

<sup>(1)</sup> Nous devons toutefois ajouter qu'en ce qui concerne les influences chrétiennes, M. Bugge a mentionné un certain nombre de représentations figurées (voir p. 485, 492, 505, 537).

siasme, ne supportait pas sans indignation. Mais si la science a eu le droit de démêler parmi les récits de la Genèse et parmi le merveilleux du christianisme des légendes venues les unes de Babylone, les autres de l'Inde et de la Perse, pourquoi s'arrêterait-elle devant l'antiquité germanique comme devant un terrain réservé? Ajoutons que M. Bugge est loin d'être insensible à la beauté de ces épopées scandinaves. Il ne méconnaît pas ce qu'il y a d'original dans les conceptions et les croyances de la mythologie norroise; il est même amené une fois à prononcer le nom de Shakespeare pour faire comprendre ce que les hommes du Nord ont ajouté de grandeur et de poésie aux notions vagues et pauvres, aux renseignements secs et contradictoires qui leur étaient arrivés de l'Occident. Venant d'un représentant de la science scandinave aussi universellement respecté, ces *Études* ont donc droit à toute l'attention des savants; on ne peut douter que l'apparition du livre de M. Bugge ne fasse époque dans l'histoire de cet ordre de recherches.

Par une sorte de parti pris, M. Bugge s'en est tenu à des points de détail, estimant avec raison que la science se renouvelle surtout de cette façon, et qu'à propos d'un certain nombre de cas particuliers la critique peut serrer de plus près le problème. Mais quand, après lui, on prendra la question dans son ensemble, il y aura lieu peut-être de montrer aussi dans le plan général de la mythologie scandinave le souvenir et l'impression des croyances chrétiennes.

« Cette mythologie, dit Simrock, embrasse le passé, le présent et l'avenir : elle parle d'un temps où le monde débute, où les dieux s'ébattent dans l'âge de l'innocence; nous voyons comment ils perdent cette innocence par le péché et comment le pressentiment de leur chute les saisit, d'abord vaguement, puis avec plus de force, surtout à partir du moment où Odin tombe de l'arbre du monde. Ils se préparent à résister, après qu'ils ont éprouvé par la mort de Baldr un premier échec qui en présage de plus grands. . . Mais déjà les signes de la fin du monde se présentent; le jour du jugement arrive, la trompette fatale résonne; le combat s'engage, les dieux succombent, le soleil tombe du ciel, Surtur lance le feu sur la terre; puis vient le renouvellement de l'univers et le rajeunissement des dieux. . . »

Nous avons reproduit à dessein ce passage où Simrock décrit à grands traits ce qu'il appelle le drame du monde<sup>(1)</sup> : à moins d'admettre une série de coïncidences bien extraordinaires, on est amené à voir dans ce drame du monde l'effort d'esprits à qui un autre ensemble de scènes du

<sup>(1)</sup> *Handbuch der deutschen Mythologie*. Introduction.

même genre, non moins grandioses, non moins terribles, n'était pas inconnu. Il est parlé, dans le récit de l'Edda, d'un espace béant (*ginnunga-gap*) qui rappelle à la fois l'Abîme de la Bible et le Chaos des Grecs. Puis vient le déluge qui noie une première race de géants, à l'exception d'un seul; puis l'arbre du monde, dont les branches s'élèvent jusqu'au ciel et dont les racines plongent sous la terre, mais qui est rongé à sa base par un serpent. A côté des douze dieux, il est question de triades qui rappellent tantôt les trois dieux Jupiter, Neptune et Pluton, tantôt la Trinité chrétienne.

L'interprétation communément admise rendait compte des ressemblances en renversant les choses, c'est-à-dire en supposant une influence exercée par la mythologie germanique sur les légendes chrétiennes; ou bien elle ramenait de part et d'autre les mythes semblables à une même conception de la nature. La mort de Baldr, comme celle d'Achille, disait-on, exprime la fin du jour ou le déclin de l'année; si Hödr, le meurtrier de Baldr, est aveugle, c'est, d'après Grimm, parce qu'il personnifie le destin de la guerre qui distribue à l'aveugle le bonheur et le malheur, ou, d'après Simrock, parce qu'il représente le sombre hiver.

Nous pourrions continuer cette revue du panthéon germanique; mais après avoir montré combien M. Bugge s'éloigne de ses devanciers, après avoir exprimé d'une façon générale notre adhésion à ses idées, nous croyons qu'il faut laisser la démonstration de chaque point particulier aux savants à venir.

L'influence de Rome sur le monde germanique est une question vaste et intéressante qui peut être abordée par les côtés les plus divers. Je vais à mon tour proposer quelques rapprochements se rapportant plus spécialement à la langue: mon intention est de prouver que, dès l'époque gothique, et plus anciennement encore, des mots latins avaient cours parmi les populations germaniques. Chacun de ces mots contient un renseignement historique, pour peu qu'on sache l'interpréter d'une façon convenable. Faut-il, à mon tour, prendre des précautions et assurer que j'ai en vue un intérêt purement philologique? C'est un soin que j'aime à croire superflu. Que les Germains aient fait plus ou moins d'emprunts à la langue latine, il importe peu pour la gloire des Germains et des Latins. A dire vrai, il serait surprenant qu'une race ouverte aux nouveautés, prompt à l'imitation, pressée d'entrer dans l'héritage de la civilisation romaine, comme l'histoire nous dépeint les compagnons de Théodoric, se fût tenue fermée à l'idiome qui lui apportait cette profusion de connaissances et d'idées nouvelles.

On peut seulement s'étonner de trouver dans la langue d'Ulphilas des mots latins plutôt que des mots grecs. Mais rappelons-nous d'abord que la célèbre traduction a été faite en Mésie, c'est-à-dire en un pays où l'on parlait latin, comme l'attestent les inscriptions, et où une langue dérivée du latin s'est maintenue jusqu'aujourd'hui; remarquons en outre qu'Ulphilas, qui, selon les renseignements à nous parvenus, maniait avec une égale facilité le gothique, le latin et le grec, s'adressait à une population de soldats, ayant puisé son instruction dans les camps, où la langue courante était le latin; souvenons-nous enfin que nous n'avons probablement pas le texte authentique d'Ulphilas, mais, comme on l'a conjecturé avec vraisemblance, un remaniement d'une époque postérieure fait dans l'empire d'Occident<sup>(1)</sup>.

Pour procéder avec la méthode convenable, il y a lieu de distinguer deux catégories de mots. La première comprendra les vocables latins qui, ayant passé déjà dans le texte grec des Évangiles, peuvent, à la rigueur, être considérés comme n'étant pas tirés de la langue latine. Ce sont :

LATIN.	GREC.	GOTHIQUE.
<i>Cæsar</i>	Καῖσαρ	<i>Kaisar</i>
<i>legio</i>	λεγεών	<i>laiqaiōn</i>
<i>prætorium</i>	πραيتώριον	<i>praitoriaān, praitoria</i>
<i>speculator</i>	σπεκουλάτωρ	<i>spaikulatur</i>
<i>membrana</i>	μεμβράνα	<i>mainbrana</i>
<i>assarius</i>	ἄσσάριον	<i>assarjas</i>

Ces mots, comme nous venons de le dire, faisant partie de la rédaction grecque des Évangiles, peuvent, si l'on veut, être écartés. Mais il n'en est pas de même quand le texte gothique emploie un terme d'origine latine sans y être aucunement invité par le modèle grec. C'est ce qu'on observe pour les mots suivants :

GREC.	LATIN.	GOTHIQUE.
λίτρα	<i>pondus</i>	<i>pund</i>
σφραγίς	<i>sigillum</i>	<i>sigljo</i>
κιβωτός	<i>arca</i>	<i>arka</i>
δεσμωτήριον	<i>carcer</i>	<i>karkara</i>

<sup>(1)</sup> Par cette dernière raison s'explique sans doute un fait d'orthographe qui a déjà été remarqué : au lieu de *gg* ou

*gk*, la traduction gothique écrit quelquefois *ng* ou *nk* à la manière latine : *þank, bringib*.

GREC.	LATIN.	GOTHIQUE.
ὄξος	acetum	akeit
χαλκίον	catillus	katils
λύχνος	lucerna	lukarn
ξέστης	urceus	aúrkeis
χειρία	fascia	faskja
σουδάριον	orale	aúrali <sup>(1)</sup>
δίδραχμον	siclus	sikls
κλισία	cubitus	kubitus
οἶνος	vinum	vein
πορφυροῦς	purpuratus	paúrpruroþs
ὄψώνιον	annona	anno
ὄνος	asinus	asilus <sup>(2)</sup>
έλαιον	oliva	alev
ἀνακεῖσθαι	accumbere	anakumbjan
πραγματεύεσθαι	cauponari	kaupon
στρατεύεσθαι	militare	mitlon
κείρειν	capillare <sup>(3)</sup>	kapillon <sup>(4)</sup>

A cette liste nous voulons tout de suite ajouter un mot qui a échappé jusqu'à présent à l'œil des exégètes. C'est le gothique *raþjo* « compte, nombre », qui est le latin *ratio*. Il est employé cinq fois :

*Rom.*, xiv, 12. Ἄρα οὖν ἕκαστος ἡμῶν περὶ ἑαυτοῦ λόγον δώσει τῷ Θεῷ. *Þannu nu hvarjizah unsara fram sis raþjon usgibiþ quþa.* (En latin : Itaque unusquisque nostrum pro se *rationem* reddit deo.)

*Phil.*, iv, 15. . . Οὐδεμία μοι ἐκκλησία ἐκοινῶνησεν εἰς λόγον δόσεως καὶ λήψεως. . . *Ni ainohun aikklejsjono mis gamainida in raþjon gibos jah andanemis.* (En latin : Nulla mihi ecclesia communicavit in *ratione* dati et accepti.)

*Luc.*, xvi, 2. Ἀπόδος τὸν λόγον τῆς οἰκονομίας σου. *Usgif raþjon faúra-gaggjis þeinis.* (En latin : Redde *rationem* villicationis tuæ.)

*Rom.*, ix, 27. Ἐάν ᾗ ὁ ἀριθμὸς τῶν υἱῶν Ἰσραὴλ ὡς ἡ ἄμμος τῆς θαλάσσης. *Jabai vesi raþjo sunive Israelis svasve malma mareins.* (En latin : Si fuerit *numerus* filiorum Israhel tanquam arena maris.)

*Joh.*, vi, 10. Ἀνέπεσον οὖν οἱ ἄνδρες τὸν ἀριθμὸν ὥσεὶ πεντακισχίλιοι.

<sup>(1)</sup> Ici le grec a un mot tiré du latin (*sudarium*); mais le traducteur goth a préféré le mot populaire *orale*. Voir Ducange, *s. v.*

<sup>(2)</sup> Pour le changement de *n* en *l*, cf. latin *cuminum*, *organum* devenus en allemand *kümmel*, *orgel*. Il n'est

donc pas nécessaire de penser au latin *asellus*.

<sup>(3)</sup> Cf. Ducange : *Capillare*. . . *capilos auferre*.

<sup>(4)</sup> Aux mots gothiques d'origine latine il faut joindre *unkja* = lat. *uncia*, qui se trouve sur le Papyrus d'Arezzo.

*Faruh anakumbidedun vairoš rapjon svasve fimf þusundjos.* (En latin : *Discubuerunt ergo viri numero quasi quinque millia.*)

On voit que trois fois *rapjo* traduit *ratio* et *λόγος*, deux fois *numerus* et *ἀριθμός*. On comprend sans peine le passage du sens de « compte » à celui de « nombre ». Ce passage s'est-il fait en gothique ou bien avait-il eu lieu pour *ratio* en latin ? L'un et l'autre est également possible. Plaute (*Truc.* I, 1, 69), pour dire : « Il y en a trop (de courtisanes) », dit déjà : *Ea nimia est ratio.*

Le substantif gothique a donné un dérivé *rapþjan* « compter », lequel se conjugue sur le modèle des verbes forts : parfait *roþ*, *roþum*; exemple à joindre au vieux haut-allemand *skriban*, au moyen haut-allemand *prisen* (allemand moderne *preisen* « apprécier »), pour montrer qu'un verbe peut suivre la conjugaison forte quoique n'étant pas originellement de souche germanique <sup>(1)</sup>.

Ce substantif *rapjo* = latin *ratio* vient se placer tout naturellement à côté de *kavtsjo* = latin *cautio*, qui se trouve sur le Papyrus de Naples, et de *laiktjo* = latin *lectio*, qui est ajouté en marge d'un manuscrit d'Ulphilas pour indiquer la division en chapitres.

Je reviens maintenant à la liste précédente. Quand on examine ces mots un à un, on entrevoit assez bien la raison pour laquelle ils ont passé en gothique. Les uns désignent des objets que le commerce apportait au milieu des Barbares, les autres sont des expressions consacrées, la plupart appartenant à la vie militaire.

En présence de ces mots latins, on s'attendrait à trouver un nombre encore plus considérable de mots grecs. On en trouve effectivement une assez grande quantité; mais c'est ici qu'il faut prendre garde : les mots d'origine grecque que l'on rencontre chez Ulphilas sont les mêmes qui se trouvent dans la traduction latine. Ils avaient donc passé dans la

<sup>(1)</sup> Le latin *ratio* n'a pas seulement pénétré en gothique : on le retrouve dans l'ancien saxon *rethia*, dans le vieux haut-allemand *radja* et *redina*. Graff les traduit par « ratio, ratiocinium », et il rend l'adjectif *redihasti* par « rationalis ». Il y a loin sans doute de là au sens de « parler » qu'a pris l'allemand *reden*, au sens de « lire » qu'a aujourd'hui l'anglais *read* (anciennement « parler »). Mais il perce encore quelque chose de la signification primitive dans l'adjectif allemand *redlich* « exact, juste » (littéralement « conforme au compte ») et

dans la locution *Jemanden zu Rede stellen* « demander compte à quelqu'un ». Si nous rapprochions de leurs origines les verbes français *parler* ou *conter*, nous verrions qu'ils n'ont pas fait moins de chemin. On comprend que le terme qui intervenait dans toute espèce de règlement ou de marché dut être emprunté un des premiers.

Il est possible d'ailleurs que plusieurs mots germaniques, plus ou moins semblables pour le son, se soient mêlés et confondus avec les mots de provenance latine.

langue de l'Église. Nous allons en donner la liste, en mettant dans la seconde colonne le mot dont se sert la traduction latine des livres saints :

GREC	LATIN	GOTHIQUE.
ἐπίσκοπος	<i>episcopus</i>	<i>aipiskaúpus</i> <sup>(1)</sup>
εὐαγγέλιον	<i>evangelium</i>	<i>aivaggeli</i>
ἀπόστολος	<i>apostolus</i>	<i>apaústulus, praústulu</i>
διάβολος	<i>diabolus</i>	<i>diabaúlus, diabulus</i>
πρεσβυτέριον	<i>presbyterium</i>	<i>praizbytairei, praizbytairi</i>
προφήτης	<i>propheta</i>	<i>praúfetus</i>
ψάλμα	<i>psalma</i>	<i>psalma, psalmo</i>
ἐκκλησία	<i>ecclesia</i>	<i>aikklesjo</i>
εὐχαριστία	<i>eucharistia</i>	<i>aivxaristia</i>
ἀνάθεμα	<i>anathema</i>	<i>anaþaíma</i>
αἵρεσις	<i>hæresis</i>	<i>hairaisis</i>
συναγωγή	<i>synagoge</i>	<i>synagoge</i>
ἄγγελος	<i>angelus</i>	<i>aggilus</i>
διάκονος	<i>diaconus</i>	<i>diakaúnus</i>
σκορπίος	<i>scorpio</i>	<i>skaurþjo</i>
ἐπιστολή	<i>epistola</i>	<i>aipistaúle</i>
ἄζυμος	<i>azymus</i>	<i>azymus</i>
πιστικός	<i>pisticus</i>	<i>pistikeins</i>
παρασκευή	<i>parasceve</i>	<i>paraskaive</i>
γαζοφυλάκιον	<i>gazophylacium</i>	<i>gazaiþfylakiaún</i>
ἀλάβαστρον	<i>alabastrum</i> <sup>(2)</sup>	<i>alabalstraún</i>

Les deux seuls mots qui aient l'air d'être tirés directement du grec ont les suivants :

GREC.	LATIN.	GOTHIQUE.
εὐλογία	<i>benedictio</i>	<i>aivlaúgia</i>
σπυρίς	<i>sporta</i>	<i>spyreida</i>

Mais *εὐλογία* appartient à la langue religieuse et est souvent employé par l'Église comme synonyme de *benedictio*. Quant à *σπυρίς* et *sporta*, ce sont deux mots de même origine et c'est probablement parce que tous les deux étaient usités que le traducteur a préféré la forme la plus savante <sup>(3)</sup>.

On peut donc dire que la source où le traducteur goth, que ce soit

<sup>(1)</sup> Nous ne nous arrêtons pas aux différences de détail. Le texte gothique a seulement *aipiskaúþei* lequel signifie « la dignité d'évêque ».

<sup>(2)</sup> Latin du moyen âge *alabastrum*.

<sup>(3)</sup> Pour ne rien omettre, disons ici qu'on a quelquefois proposé de reconnaître le grec *κολαφιζειν* « souffleter » ou

Ulfilas ou un autre, puisait ses mots est le latin et non le grec. Si inattendu que puisse paraître ce résultat, il ressort avec évidence des énumérations qui précèdent.

κόπτειν « frapper » dans le gothique *kaupatjan*. Outre que le rapprochement est douteux, il ne prouverait pas beau-

coup pour la question d'origine, la traduction latine *colaphis cedere* reproduisant l'expression grecque.

## DEUXIÈME ET DERNIER ARTICLE.

Je vais maintenant présenter un rapprochement dont je ne me dissimule pas la hardiesse et qui va certainement rencontrer d'abord l'incrédulité, quoique je le croie légitime et fondé. Non seulement on constate en gothique des substantifs et des verbes latins, mais on y trouve des radicaux gothiques suivis de suffixes latins. L'emprunt d'un suffixe est un fait qu'on a lieu d'observer en beaucoup de langues et qui ne doit pas étonner, bien qu'il faille prendre garde de se tromper sur la manière dont s'opère l'acclimatation. Ce n'est pas le suffixe à l'état abstrait et isolé qu'un idiome va chercher dans un autre; mais, si une langue a emprunté un certain nombre de mots où la présence du suffixe se fasse sentir clairement, elle s'y habitue peu à peu et elle apprend à le manier pour son propre compte. On peut même remarquer que les suffixes étrangers sont quelquefois favorisés aux dépens des suffixes indigènes. Ce sont là des faits dont il serait aisé de produire des exemples empruntés à toute espèce d'idiomes.

Le suffixe gothique dont nous voulons parler est le suffixe *-dupi-*, qui sert à former des noms abstraits. Nous le trouvons dans quatre substantifs :

*manag-dups* « multitude » (*Cor.*, II, VIII, 2);  
*mikil-dups* « magnitudo » (*Paraphr. de saint Jean*, IV, 2, deux fois);  
*gamain-dups* « communauté » (*Cor.*, I, x, 16, deux fois; II, VI, 14; II, IX, 13; *Phil.*, II, 1; III, 10);  
*ajuk-dups* « éternité » (*Luc*, I, 33; *Jean*, VI, 51 et 58).

Ces quatre mots sont les seuls de la traduction qui présentent le suffixe *-dupi-*. Ajoutons tout de suite ici que ce suffixe n'a pas survécu et qu'il ne se rencontre dans aucun autre idiome germanique.

Il est difficile de ne pas reconnaître dans ce suffixe le latin *-tudo*, si

fréquemment employé dans les écrits chrétiens du II<sup>e</sup> et du III<sup>e</sup> siècle<sup>(1)</sup>; il n'y a pas seulement correspondance pour la forme du suffixe, mais, sur les quatre mots gothiques précités, il en est deux qui représentent exactement, pour la signification, des mots latins en *-tudo* :

*manag-duþs* : *multi-tudo*;  
*mikil-duþs* : *magni-tudo*.

Il est vrai qu'aux deux derniers ne correspondent pas des mots en *-tudo*, mais des mots en *-tas* : *communi-tas*, *æterni-tas*. Mais la parenté d'emploi et de signification des suffixes *-tas* et *-tudo* est un fait connu<sup>(2)</sup>. De même qu'on a *casti-tas* et *casti-tudo*, *crebri-tas* et *crebri-tudo*, etc., de même le traducteur goth a eu devant l'esprit quelque mot comme *\*communi-tudo*, *\*æterni-tudo*.

Leo Meyer, qui rapproche comme nous *-duþi-* du latin *-tudon-*, en fait remonter l'existence à une époque proethnique<sup>(3)</sup>; les mots gothiques ne seraient pas faits sur le modèle des mots latins, mais en seraient les congénères et les frères jumeaux. C'est là un effet de ce penchant qui a longtemps régné, et qui règne encore aujourd'hui en linguistique, de reporter dans la période indo-européenne des faits beaucoup plus récents et quelquefois des faits tout modernes<sup>(4)</sup>.

Si l'on veut réfléchir que le grec, qui est bien autrement voisin du latin, n'a rien de semblable à *-tudon-*; si, en outre, on fait attention à la nature compliquée de ce suffixe, lequel a tout l'air d'être une acquisition tardive de la langue latine, l'hypothèse d'une parenté primordiale entre le latin et le gothique paraîtra très peu vraisemblable. Au contraire, le besoin de créer des noms abstraits a dû tout naturellement pousser à des imitations et à des copies, que facilitait d'ailleurs la présence en gothique d'éléments semblables. On a, par exemple, des noms abstraits en *-þi-*, comme *gabaur-þs* « naissance », *gaqum-þs* « réunion », etc., qui préparaient en quelque sorte les voies au suffixe *-duþi-*.

A côté de la traduction des Livres saints, il a dû exister en gothique une littérature pieuse — homélies, sermons, commentaires théologiques — dont les originaux étaient en latin : aussi suis-je loin de croire que les quatre mots précités aient été les seuls de ce genre.

Nous venons de mentionner le suffixe *-tas*. Il est possible (mais je ne

<sup>(1)</sup> Cf. Rönisch, *Itala und Vulgata*. — Gœlzer, *La latinité de saint Jérôme*.

<sup>(2)</sup> Le fait avait déjà frappé Aulu-Gelle (XIII, 3).

<sup>(3)</sup> *Die gothische Sprache*, § 136.

<sup>(4)</sup> C'est ainsi que, pour le latin *virtus*, Leo Meyer forge un proethnique *\*viratvāti*.

voudrais rien affirmer de positif, l'exemple étant unique et peu clair) qu'il faille reconnaître ce suffixe latin dans l'énigmatique *as-taþs* « vérité » (*Luc*, I, 4) : Ἴνα ἐπιγνώῃς περὶ ὧν κατηχήθης λόγων τὴν ἀσφάλειαν. *Ei gakunnais þize bi þoei galaisiþs is vaúrde astað*. (En latin : « Ut cognoscas eorum verborum de quibus eruditus es veritatem. ») Malheureusement, la partie antérieure du mot est obscure; le suffixe *-taþi* ne se rencontre nulle part ailleurs dans les fragments que nous avons conservés.

Mais il est un autre suffixe latin dont nous trouvons en gothique des traces nombreuses : c'est le suffixe *-ārius*, qui a donné les mots latins comme *notarius*, *argentarius*. Ces mots, à partir d'une certaine époque, se sont fort multipliés pour marquer une fonction ou un état. Tels sont :

<i>arcarius</i>	<i>aurarius</i>
<i>armamentarius</i>	<i>lorarius</i>
<i>capsarius</i>	<i>atriarius</i>
<i>cancellarius</i>	<i>retarius</i>
<i>cubicularius</i>	<i>manicarius</i>
<i>scriniarius</i>	<i>victimarius</i>
<i>porcarius</i>	<i>unquentarius</i>
<i>operarius</i>	<i>bestarius</i> , etc.

Sur ce modèle ont été formés en gothique :

De <i>mota</i> « péage » :	<i>motareis</i> « péager » ;
* <i>liuþ</i> « chant » :	<i>liuþareis</i> « chanteur » ;
<i>laisains</i> « enseignement » :	<i>laisareis</i> « maître » ;
<i>boka</i> « livre » :	<i>bokareis</i> « scribe » ;
<i>vulla</i> « laine » :	<i>vullareis</i> « foulon » ;
* <i>daimon</i> <sup>(1)</sup> « démon » :	<i>daimonareis</i> « possédé » ;
<i>sokjan</i> « chercher » :	<i>sokareis</i> « chercheur ».

En regard des substantifs neutres en *-arium*, comme *aerarium*, *armarium*, *pulvinarium*, le gothique a formé :

De * <i>vagga</i> « joue » :	<i>vaggari</i> « oreiller ».
------------------------------	------------------------------

Le gothique *motareis* « péager » rappelle aussitôt, pour le sens, le substantif latin *telonarius*<sup>(2)</sup> « péager, publicain » ; *bokareis* « scribe » est avec *boka* dans le même rapport que *librarius* avec *liber* ; *vullareis* « foulon » est tiré de *vulla* comme *lanarius* de *lana*. On pourrait objecter que le latin ne présente pas, en regard de *daimonareis*, un substantif \**daemo-*

<sup>(1)</sup> Nous marquons d'un astérisque les primitifs qui ne se sont pas conservés en gothique. — <sup>(2)</sup> C'est ce dernier mot qui existe en allemand sous la forme *Zöllner*.

*narius* <sup>(1)</sup>. Mais il suffisait que la désinence fût familière au traducteur goth pour qu'il se sentît autorisé à créer un mot de cette sorte (on a en latin *deamoniacus*).

Mais pourquoi, dira-t-on, ne pas admettre une terminaison germanique ? Pourquoi ne pas supposer une parenté d'origine ? Parce qu'ici encore nous avons affaire à un suffixe compliqué ; il ne se trouve pas en grec, car les noms comme *ἐργαστήριον*, *βουλευτήριον*, ont une tout autre formation <sup>(2)</sup>.

Que l'*ā* latin ait été rendu par un *a* gothique, au lieu de l'être par un *o*, comme dans *paúrpuops*, ce ne saurait, je pense, être une objection : nous avons pareillement le son *a* dans *maimbrana*, *aúrali*, *spat-kulatur*.

Il est vrai que l'extrême diffusion et l'usage quotidien de ce suffixe nous ont habitués à le regarder comme authentiquement germanique. Dans les dialectes modernes, il sert à former des milliers de substantifs ; de réduction en réduction, il a passé de la forme *-ari* <sup>(3)</sup>, *-eri*, *-ere* à la forme *-er*, que nous avons dans *lehr-er*, *müll-er*, *säng-er*, *mörd-er*. Ainsi que le fait remarquer avec raison M. Osthoff, il a commencé par être suffixe secondaire, c'est-à-dire qu'il se joignait à des substantifs (*lehre*, *mühle*, *sang*, *mord*) : mais à la longue il est devenu suffixe primaire et a pu se joindre à des verbes ; on a donc formé *schneider* à côté de *schnitt-er*, *reit-er* à côté de *ritt-er*, *schliess-er* à côté de *schloss-er*, et l'on a fait des noms comme *geber*, *leser*, *denker*, *trinker* <sup>(4)</sup>.

On retrouve encore le même suffixe *-arius* en irlandais, où *techt* « voyage » a fait *techt-aire* « envoyé », *ech* « cheval » a fait *ech-aire* « palefrenier ». Il a passé pareillement en ancien slave, où l'on a *vrat-ari* « portier », *grad-arĩ* « jardinier », *zlat-arĩ* « orfèvre ».

Cette propagation est comparable à celle du suffixe *-ista*, qui a fait dans les langues modernes une si grande fortune.

De toutes les désinences, celles qui servent à marquer une profession ou une dignité sont les plus sujettes à imitation et à emprunt. Faut-il cependant admettre que le suffixe latin ait rencontré dans ces langues une terminaison de même sorte avec laquelle il s'est mêlé et confondu ? On le peut supposer ; mais les coïncidences que nous avons constatées,

<sup>(1)</sup> Le texte latin des Évangiles se sert de la circonlocution *dæmonia habens*.

<sup>(2)</sup> Ces mots sont formés des noms d'agent en *-τηρ* et ont pour similaires en latin les noms en *-torium*, comme *prætorium*, *auditorium*.

<sup>(3)</sup> V. h.-all. *vokal-ari* « oiseleur », *betal-ari* « mendiant », etc. Cf. Grimm, *Grammaire allemande*, II, p. 125 et seq.

<sup>(4)</sup> Osthoff, *Forschungen im Gebiete der indo-germanischen nominalen Stamm-bildung*, II, p. 106.

jointes à la voyelle d'appui *a*, qui se retrouve partout, ne nous laissent pas de doute sur la réalité d'un élément d'importation romaine.

Si, laissant de côté les suffixes, nous voulions examiner ce que le vieux haut-allemand doit au latin, en fait de mots tout formés, nous nous trouverions en présence d'un tel nombre que l'énumération seule dépasserait les bornes d'un article <sup>(1)</sup>. Depuis les aliments les plus ordinaires jusqu'aux ustensiles les plus indispensables, depuis le commencement des arts jusqu'aux éléments de la vie religieuse et civile, le linguiste constate, à côté de termes purement germaniques, la présence de nombreux vocables latins. Personne ne croira sans doute que beaucoup de ces objets n'eussent pas déjà, dans les langues germaniques, un nom qui leur appartient en propre. Mais, pour qu'il y ait introduction d'un mot nouveau — l'expérience de tous les jours le prouve — il n'est pas nécessaire qu'il y ait acquisition d'une chose nouvelle. Un simple perfectionnement, une variété d'une qualité supérieure, une forme spéciale donnée à quelque ancien produit, ou tout uniment le prestige attaché à la dénomination exotique, c'en est assez pour amener la substitution.

C'est là un fait qu'il faut avoir présent à l'esprit quand on parcourt ces longues listes de mots, où tous les aspects de la vie ont représentés. Nous nous contenterons de quelques échantillons :

LATIN.	VIEUX HAUT-ALLEMAND.	ALLEMAND MODERNE.
<i>fructus</i>	<i>fruht</i>	<i>frucht</i>
<i>planta</i>	<i>pflanza</i>	<i>pflanze</i>
<i>caulis</i>	<i>chôli</i>	<i>kohl</i>
<i>radix</i>	<i>retih</i>	<i>rettich</i>
<i>caseus</i>	<i>châsi</i>	<i>käse</i>
<i>butyrum</i>	<i>butera</i>	<i>butter</i>
<i>coquina</i>	<i>chuhhina</i>	<i>küche</i>
<i>discus</i>	<i>tisc</i>	<i>tisch</i>
<i>scrinium</i>	<i>scrîni</i>	<i>schrein</i>
<i>scutella</i>	<i>scuzila</i>	<i>schüssel</i>
<i>pluma</i>	<i>pflûma</i>	<i>flaum</i>
<i>puteus</i>	<i>pfuzzi</i>	<i>pfütze</i>
<i>mercatus</i>	<i>marcat</i>	<i>markt</i>
<i>molinarius</i>	<i>mulinari</i>	<i>müller</i>

(1) Cette énumération a fourni récemment la matière d'une thèse à l'un de nos jeunes professeurs de faculté : *De*

*vocabulis latinis quæ germanica lingua assumpsit thesim* *Facult. litter. Paris. proponerat* A. Ehrhard. Grenoble, 1888.

LATIN.	VIEUX HAUT-ALLEMAND.	ALLEMAND MODERNE.
<i>macellarius</i>	<i>mezilari</i>	<i>metzger</i>
<i>magister</i>	<i>meistar</i>	<i>meister</i>
<i>schola</i>	<i>scuola</i>	<i>schule</i>
<i>brevis</i>	<i>brief</i>	<i>brief</i>
<i>milia (passuum)</i>	<i>mîla</i>	<i>meile</i>
<i>strata</i>	<i>strâza</i>	<i>strasse</i>
<i>murus</i>	<i>mûra</i>	<i>mauer</i>
<i>palus</i>	<i>pfâl</i>	<i>pfahl</i>
<i>pilum</i>	<i>pfil</i>	<i>pfeil</i>
<i>paraveredus</i>	<i>pfervrit</i>	<i>pferd</i>
<i>archiater</i>	<i>arzat</i>	<i>arzt</i>
<i>census</i>	<i>zins</i>	<i>zins</i>
<i>telonium</i>	<i>zol</i>	<i>zoll</i>
<i>moneta</i>	<i>muniza</i>	<i>münze</i>
<i>poena</i>	<i>pîna</i>	<i>pein</i>
<i>catena</i>	<i>chetina</i>	<i>kette</i>
<i>feria</i>	<i>fîra</i>	<i>feier</i>
<i>presbyter</i>	<i>priestar</i>	<i>priester</i>
<i>peregrinus</i>	<i>piligrîn</i>	<i>pilgrim</i>
<i>offerre</i>	<i>opfarôn</i>	<i>opfern</i>
<i>signum</i>	<i>sêgan</i>	<i>segn</i>
<i>praedicare</i>	<i>prêdigôn</i>	<i>predigen</i>
<i>damnare</i>	<i>fîr-damnôn</i>	<i>ver-dammen</i>
<i>scribere</i>	<i>scriban</i>	<i>schreiben</i>
<i>dictare</i>	<i>thihtôn</i>	<i>dichten</i>

On remarquera sans doute que cette liste contient surtout des substantifs; c'est l'espèce de mots qui s'emprunte le plus facilement. Quelques verbes, principalement des verbes appartenant à la langue de l'Église ou à celle de l'école, s'y trouvent aussi. Mais les adjectifs ont l'air de faire défaut. On ne cite guère que l'adjectif latin *securus*, lequel a passé en vieux haut-allemand sous la forme *sihhur* (allemand moderne *sicher*); il est probablement arrivé par la langue du droit.

Nous proposons d'ajouter à cette liste deux adjectifs qui ne manquent pas d'importance, puisqu'ils appartiennent au monde des idées morales : *falsch* « faux » et *wahr* « vrai ».

Kluge, dans son *Dictionnaire étymologique de la langue allemande*, considère l'adjectif *falsch*, en dépit de sa ressemblance de forme et de sens avec le latin *falsus*, comme un mot originellement germanique; la parenté avec le latin, qu'il ne nie pas d'ailleurs, remonterait à la période primitive. Tel n'est pas l'avis de Grimm, qui l'appelle *ein undeutsches wort, dessen auch keine spur bei Ulfilas*.

Si l'on songe que le latin *fallere*, dont *falsus* est le participe passé,

n'est arrivé au sens de « tromper » que par métaphore<sup>(1)</sup>, l'opinion de Grimm paraîtra de beaucoup la plus vraisemblable. Une rencontre aussi complète ne saurait être l'effet du hasard et elle ne peut pas davantage s'expliquer par une lointaine communauté d'origine. En gothique, l'idée de fausseté est toujours rendue par *liugan*.

Mais, du moment que l'adjectif *falsch* est emprunté, on peut se demander s'il n'en est pas de même pour son contraire *wahr*. Cet adjectif également manque en gothique, où l'idée de « vrai » est exprimée par *sunjis*.

Les deux adjectifs sont probablement des termes d'école. Jacob Grimm, après avoir admis l'origine latine, paraît plus tard y avoir renoncé<sup>(2)</sup>. Au sujet du changement de l'*e* en *ā*, je rappelle les mots comme *gelehrt*, *gelahrt*. La ressemblance serait surprenante, surtout si l'on songe que *vērus* ne se retrouve ni en grec ni en sanscrit. Du reste, la traduction, de la part des emprunteurs, est si littérale qu'elle s'est étendue à la conjonction *verum*; en effet, la locution latine *non solum non . . . verum etiam* est rendue en vieux haut-allemand par *nalles einiu ni . . . uuar keuuisso*<sup>(3)</sup>.

Je sais qu'on a cru reconnaître une trace du mot *wahr* dans le verbe gothique *tuz-verjan* « douter ». Mais le \**verjan* contenu dans ce composé me paraît être de la même famille que l'allemand *währschaft*, *nachwähr*, *gewähr leisten*. Un verbe signifiant « garantir », précédé d'un préfixe privatif, donne tout naturellement naissance à un composé signifiant « mettre en doute ». Au contraire, un verbe signifiant « regarder comme vrai », précédé d'un préfixe privatif, formerait un composé signifiant « regarder comme non vrai, nier ». Encore moins peut-on rattacher à *wahr* le gothique *un-verjan* « ne pas supporter, être hostile », qui appartient à un autre ordre d'idées et à une autre racine<sup>(4)</sup>.

Ce rapprochement me conduit à une autre couple d'adjectifs exprimant, non une idée morale, mais une idée d'étendue dans l'espace et dans le temps. Je veux parler des adjectifs signifiant « court » et « long » (*kurz und lang*).

Le vieux haut-allemand *churz* a tout l'air d'être la copie du latin *curtus* : l'absence d'un mot semblable en gothique et en vieux norrois est

<sup>(1)</sup> Le grec *σφάλλω* « faire tomber » signifie au figuré « mettre dans l'erreur, duper ».

<sup>(2)</sup> *Deutsche Grammatik*, I<sup>e</sup>, 341. Cf. I<sup>e</sup>, 534.

<sup>(3)</sup> Le cymrique *gwir*, irlandais *fír* « vrai », me paraît également un emprunt au latin.

<sup>(4)</sup> Je crois qu'il en faut dire autant pour le slave *věra* « croyance, foi ».

plutôt favorable à l'hypothèse d'une origine étrangère. En vieux frison, en danois, nous avons *cort, kort*. Ce qui peut faire hésiter quelque peu, c'est l'existence en vieux haut-allemand et en anglo-saxon d'un adjectif *scarz, sceort*, d'où l'anglais *short*. Il est probable (c'est l'hypothèse à laquelle s'arrête Hildebrand) qu'il y a eu mélange de deux mots.

Quant à son contraire, l'adjectif *lang*, je ne le crois pas tiré du latin, mais influencé par le latin. En gothique, *laggs* s'emploie surtout en parlant de la durée; mais dans les dialectes plus modernes il est appliqué à l'étendue matérielle. Je ne serais pas éloigné de penser que, dans cette dernière signification, nous avons le reflet du latin *longus*. Le rapport entre les deux idiomes est si complet qu'il est difficile de ne pas admettre quelque influence de ce genre. Moriz Heyne, après avoir énuméré différentes hypothèses, est amené à exprimer un soupçon semblable, en allant même plus loin que nous<sup>(1)</sup>.

On répugnera peut-être à croire que, pour des idées aussi familières, une langue ait pu recourir à des termes étrangers. Mais quand nous voyons l'allemand et l'anglais exprimer la notion de la rotundité par l'adjectif *rand, round*, qui est français; quand nous voyons l'idée de la clarté exprimée par *klar, clear*, nous sommes bien forcés de reconnaître la possibilité de l'emprunt pour ces sortes de mots comme pour les autres. Ce n'est pas, nous le répétons, que ces langues n'aient eu déjà des adjectifs indigènes ayant même signification; mais l'usage, qui a souvent des préférences difficilement explicables, s'est prononcé peu à peu pour le synonyme étranger.

Je finirai par deux mots qui nous transportent dans une période plus reculée, pour laquelle les renseignements historiques sont rares, de manière qu'on ne saurait dire à quelle époque ni en quelle contrée s'est fait l'emprunt. Il n'est même pas possible de déterminer à quelle famille de langues appartenaient d'abord les termes importés. Sont-ils d'origine latine? d'origine grecque? ne viennent-ils pas d'une civilisation antérieure à la civilisation aryenne? L'état actuel de la science ne permet pas de se prononcer sur ces questions. Mais il n'en est que plus important de noter ces mots, qui voyagent d'idiome en idiome depuis tant de siècles.

Le premier est un terme militaire, désignant un endroit fortifié, le

<sup>(1)</sup> « Unmöglich erscheint nicht einmal die annahme, dass das adjectiv ein sehr frühes lehnwort aus dem lateini-

schen sei, wie sich deren ja schon im gothischen eine anzahl finden. » (*Dictionnaire de Grimm, s. v.*)

gothique *baürgs*, en vieux haut-allemand *purc*, allemand moderne *burg*, anglo-saxon *byrig*, anglais *borough*. Il est difficile de ne pas reconnaître ici le grec *πούργος*. Qu'il ait pénétré dans les idiomes germaniques dès avant Tacite, c'est ce que prouvent les noms propres comme *Asci-burgium*, *Teuto-burgiensis saltus*. Les germanistes proposent comme étymologie le verbe *bergen* « mettre en sûreté » (gothique *baïrgan*). Mais on peut dire tout au plus qu'il y a eu *adoption* et que les Germains ont cru sentir dans le mot *burg* l'idée de protection et de sûreté. Ces sortes d'adoption après coup ne sont pas rares. Le même mot se retrouve aussi dans les langues celtiques sous la forme *brigi* : *Brigiani* « monticolæ », *Arebrigium* « in monte situm » <sup>(1)</sup>.

Un second mot se rapporte à la vie maritime : c'est le gothique et norrois *ship*, anglais *ship*, allemand *schiff*. Il y faut voir probablement un terme de même origine que le grec *σκάφος*. Ici encore, soit en grec, soit en allemand, on a cherché des racines signifiant « construire » ou « creuser » ; mais les commencements de la navigation sont, selon toute apparence, plus vieux que nos racines indo-européennes, et le mot désignant l'esquif, une fois trouvé, a voyagé au loin en même temps que l'objet qu'il servait à nommer.

Nous avons déjà dépassé le cadre de notre étude, puisque nous voulions nous borner à relever quelques exemples de l'action exercée sur les langues germaniques par la seule langue latine. Arrêtons-nous donc ici et terminons par une dernière réflexion.

En toutes les langues, anciennes ou modernes, les mots empruntés sont plus nombreux qu'on ne le suppose généralement. Quand nous parlons de langues restées pures, nous ne songeons pas assez que leur prétendue pureté tient surtout à notre ignorance. Si nous avions pour l'antiquité la même abondance de documents que pour les temps modernes, nous constaterions que le grec, que le latin, ont largement puisé dans les idiomes d'alentour, tantôt par nécessité, tantôt par simple esprit d'imitation.

Dans les langues germaniques, qui se rapportent à une époque plus récente, les emprunts sont plus faciles à reconnaître : comment ces emprunts n'auraient-ils pas été fréquents, quand des populations encore neuves et peu cultivées furent amenées, par le cours des événements, à nommer tant d'objets nouveaux, à exprimer tant d'idées nouvelles ? Et,

<sup>(1)</sup> Cf. Hésychius : *Πούργος* · *ὀχύρωμα*. Rapprochez aussi l'arménien *burgn* « tour ».

pour revenir, en finissant, au travail de M. Bugge, comment les imaginations barbares, déjà pleines de contes merveilleux sur les dieux et les héros, seraient-elles restées fermées aux récits de la mythologie classique, aux légendes du christianisme? La *pureté*, en pareille matière, ne serait pas à l'honneur de l'intelligence d'un peuple, mais passerait à juste titre pour une preuve d'insensibilité et d'indifférence.

MICHEL BRÉAL.

